

Ne pas entreprendre ces recherches sans l'aide d'un homme du pays. Les montagnards fournissent toujours de précieux renseignements sur les habitudes locales des marmottes ; leur aide manuelle est loin d'être négligeable et leur connaissance des lieux doublée de leur mémoire visuelle très développée permettent de retrouver plus facilement les trous piégés au milieu du dédale de plantes, de pierrailles et de rochers qui caractérisent les localités recherchées par les marmottes.

J'ai cru utile de donner ces explications pour éviter aux entomologistes qui voudraient entreprendre ces recherches, les tâtonnements et même les déboires que j'ai moi-même éprouvés. Comme nous venons de le voir, les difficultés de cette chasse sont grandes ; c'est pourquoi j'ai voulu faire profiter nos collègues de l'expérience que j'ai pu acquérir à ce sujet.

Sur la ponte du *Dorcadion fuliginator* L.

(Col. Cerambycidae)

par R. M. QUENTIN

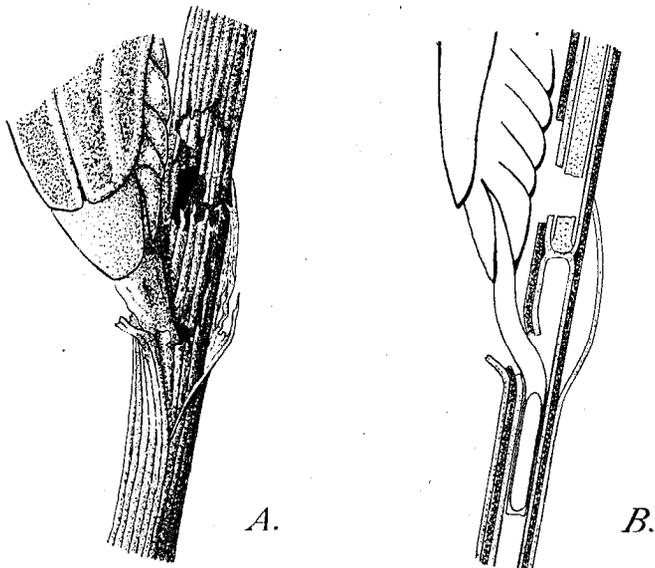
Les Dorcadions constituent, parmi les Longicornes, un groupe biologiquement un peu à part, du fait de leur vie terrestre. Comme les Carabes, ces Insectes sont aptères et se déplacent sur le sol. Ils vivent aux dépens des Graminées, dans les prairies sur terrain calcaire.

La répartition du *Dorcadion fuliginator* pose un problème, à l'échelle locale. La forme typique (mâle gris-perle, femelle brun-jaune) et la forme *ovatum* (mâle et femelle bruns) existent dans la région parisienne, mais si l'on trouve la première dans l'île de Chatou (en compagnie du *Carabus auratus* L.) ou sur les bords de la Seine à Villeneuve-St-Georges, la variété, elle, est notamment localisée sur la butte de Romainville. Jusqu'ici, jamais les deux formes n'ont été observées en cohabitation.

Au cours d'un essai d'élevage, en vue de tenter leur croisement, un incident permit d'observer le processus de ponte, qui ne doit avoir normalement lieu que la nuit. En effet, pendant un mois de juin particulièrement torride, l'arrosage permettant le maintien du degré hygrométrique nécessaire au chiendent, fut négligé. Deux ou trois jours après cet oubli, la prairie en réduction n'était plus qu'un misérable paquet de foin sec. Heureusement, la majorité des insectes avaient survécu (depuis la date de leur capture, ils se maintinrent en pleine activité pendant près d'un mois et demi). Les victimes furent recueillies ; l'une

d'entr'elles, une femelle, restant obstinément fixée à un chaume, il y fut regardé de plus près : l'insecte était littéralement pris au piège, par l'oviducte ! Sans doute l'opération de la ponte demandant une certaine durée, le chaume avait pu se rétracter suffisamment.

La femelle est représentée (A) en position de ponte. Une ouverture a été pratiquée, au moyen des mandibules, puis l'oviducte a été introduit dans la lumière du chaume. Une coupe schématique (B) montre l'oviducte à l'intérieur du chaume, prêt à déposer l'œuf ; à noter que le diamètre intérieur du brin d'herbe correspond à celui de l'œuf. Une fausse manœuvre de l'insecte lui a fait pratiquer une ouverture au-dessus d'un nœud, dans un entre-nœud occupé par la moelle ; de ce fait, l'animal est descendu au-dessous du nœud pour l'éviter. L'examen de très nombreux échantillons, facilement reconnaissables par l'ouverture



caractéristique, montre que la ponte a lieu sous le premier nœud, de façon à ce que l'œuf puisse se placer le plus près possible du point de départ des racines, cela sans doute pour permettre à la jeune larve éclosée de gagner plus facilement le sol : les quelques larves primaires obtenues ont été exclusivement récoltées dans la terre, entre les racines des plantes. La période endophytique coïncidant avec la maturation de l'œuf, l'hôte ne joue qu'un rôle de protection. Ensuite, la larve se comporte comme n'importe quelle larve souterraine. Faut-il voir là conservation d'un mode primitif, et les premiers Longicornes ont-ils eu des larves souterraines avant d'être des xylophages parfaits ? ou bien n'est-ce plus simplement qu'une conséquence de l'aptérisme, donc une adaptation secondaire ?